

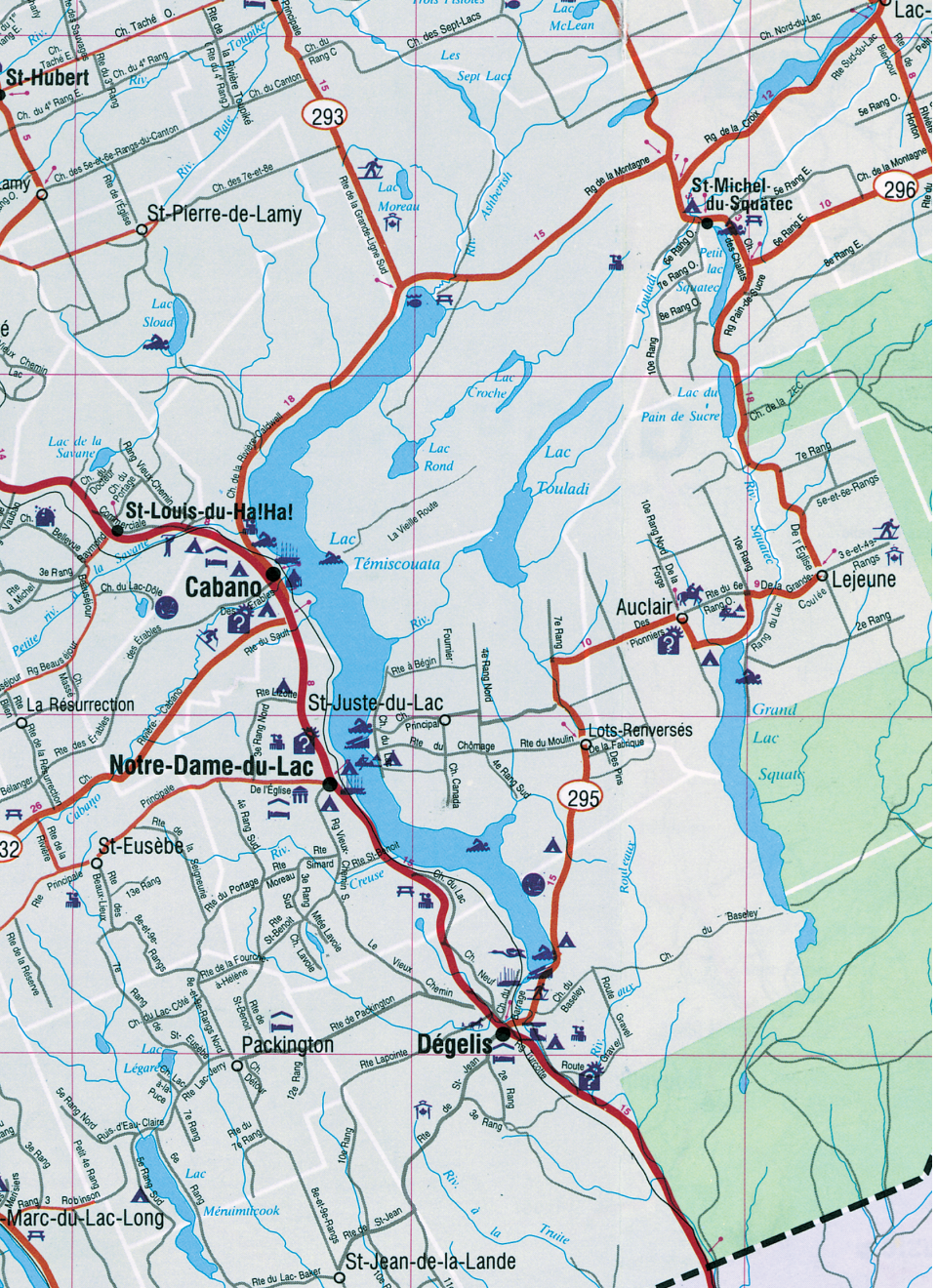


L'EAU RENVERSÉE

CARTE GRISE À RAYMONDE APRIL

PATRICK COUTU
CHARLES GUILBERT
SERGE MURPHY
MARIE-CHRISTINE SIMARD
+
RAYMONDE APRIL

DAZIBAO



L'EAU RENVERSÉE

L'EAU RENVERSÉE

CARTE GRISE À RAYMONDE APRIL

PATRICK COUTU

CHARLES GUILBERT

SERGE MURPHY

MARIE-CHRISTINE SIMARD

+

RAYMONDE APRIL

DAZIBAO

Tu marches droit devant toi sur le sentier sinueux. Dans ta vie, tu n'as jamais eu de but précis, les objectifs que tu t'étais fixés se sont modifiés avec le temps, ils n'ont cessé de changer et finalement tu n'en as jamais eu. Si on y réfléchit, le but ultime de la vie humaine est sans importance, il est comme un essaim d'abeilles. Le laisser provoque des regrets, mais le prendre entraîne le plus grand désordre chez les insectes, mieux vaut l'abandonner là où il est et l'observer sans y toucher. À cette pensée, tu te sens plus léger, peu importe où tu vas, à la seule condition que le paysage soit beau.

Gao Xingjian, *La Montagne de l'âme*.

Je suis allée à Saint-Juste-du-Lac pour la première fois en 1972. Je faisais partie d'une équipe de jeunes du cégep de Rivière-du-Loup. Nous nous intéressions aux moulins du patrimoine : moulins à farine, moulins à scie, moulins à carder, moulins activés par les rivières, par la vapeur, ruines de moulins. Nous roulions en camionnette sur les routes cabossées. Nous recueillions les témoignages des curés et des travailleurs retraités et faisons des diapositives. C'était extraordinaire et terrifiant de parcourir l'arrière-pays. Je ne faisais pas de photos dans ce temps-là, mais beaucoup de films dans ma tête.

Ces villages du Témis (on disait : sur le Témis) qui se retrouvaient du mauvais bord de la carte routière étaient sans doute aussi du mauvais bord politique et le gouvernement voulait les fermer. La région était en état de survie depuis les années trente, surtout exploitée par les compagnies forestières. Fermer les bureaux de poste, couper l'électricité, décourager les habitants et les pousser vers Trois-Pistoles, Dégelis et Cabano (là où se regroupaient les services), tel

était le plan directeur des fonctionnaires de l'époque. J'habitais à Rivière-du-Loup. Le mot Témiscouata dans la maison de mes parents évoquait la misère, les bottes de caoutchouc, les camions de bois, les flasques de gin De Kuyper et les cabanes en bardeaux d'asphalte. Au bord du fleuve Saint-Laurent, cela va sans dire, on s'est toujours crus meilleurs que les autres.

De Notre-Dame-du-Lac, un petit traversier qui avait l'air d'une plate-forme permettait de joindre Saint-Juste sur la rive opposée du lac Témiscouata et de continuer ensuite vers Saint-Émile-d'Auclair, Lejeune et la région de Squatec. Nous avons traversé par une belle journée ensoleillée. De l'autre côté, une fois passée l'église en bois blanc, il n'y avait aucune route asphaltée. Des maisons simples jetées çà et là, et qu'on voyait de très loin, indiquaient la direction du prochain village. Nous avons photographié un moulin à scie à Saint-Juste, mais lequel était-ce donc ? Pourquoi donc étions-nous si intimidés par les gens affables auxquels nous tentions de soutirer quelque information ou quelque anecdote ? Nous pensions-nous si différents ? Nous sentions-nous si dépaysés ?

Sans que nous le sachions, il y avait déjà des communautés utopiques, des écologistes, des hippies et des ermites qui avaient pris le bord du bois à Saint-Juste, à Auclair et à Lejeune. L'Opération Dignité se préparait pour faire face aux plans bureaucratiques : elle se déroulerait pendant plusieurs années et s'étendrait jusqu'en Gaspésie. On regagnerait le droit à sa terre, à sa forêt et à son travail, mais pour combien de temps ? Le territoire délimité par les trois villages s'appellerait dorénavant le J.A.L.

Et je suis partie étudier à l'université, puis vivre à Montréal.



RAYMONDE APRIL



PATRICK COUTU



CHARLES GUILBERT

Au Québec, l'esprit d'entreprise de colonisation, « faire de la terre » aux dépens des bois et de la « sauvagerie », a perduré jusqu'au premier tiers du XX^e siècle. Les plateaux du Témiscouata, en ce qui devint Saint-Juste, Auclair, Le Jeune et Lots-Renversés, accueillirent ainsi, au début des années trente, des vagues de colons dont le comportement s'est inscrit dans une longue continuité :

Il importait que la demeure du colon fût construite avant qu'il eût la permission de faire venir sa famille. Un salaire de deux dollars par jour était payé pour la construction de maisonnettes, comme pour les travaux des chemins (...). Des cuisiniers-colons et des marmitons présidaient à la préparation des repas. Des camps-dortoirs séparés des campements réfectoires servaient de refuges de nuit. Sitôt qu'un colon, aidé de ses coéquipiers et rémunéré comme eux, avait pu rendre son home habitable, il recevait une autorisation du missionnaire et il s'empressait de faire venir sa famille et son ménage dont le transport était entièrement défrayé.

Normand Cazalais, citant *Genèse d'une colonie québécoise 1931-1935* de Léo-Pierre Bernier, dans *Ma cabane au Québec*.

J'ai rencontré Patrick Coutu à l'UQÀM en 1995. Il connaissait déjà Serge Murphy et Charles Guilbert, et il avait comme moi figuré dans *Rien ne t'aura mon cœur*. Il assistait Serge Murphy dans la fabrication de ses sculptures, ce qui n'est pas une mince affaire. Serge m'avait parlé de Patrick et de ses racines au Témiscouata. La mère de Patrick Coutu est une Pettigrew de Saint-Juste. Sa mère à elle s'appelait O'Leary. Des descendantes des colons irlandais, écossais, de la crise ? Patrick m'avait montré ses photos : des paysages, des tableaux et des portraits, des scènes de mémoire, des études

de sculpteur, des constructions vernaculaires à partir desquelles il extrapolait des histoires compliquées. Il avait juste vingt ans. Il avait passé tous ses étés à Saint-Juste dans un chalet construit au bord du lac par son père, tout près de la ferme Pettigrew. Je cherchais un endroit où je pourrais aller tranquillement mettre en ordre mes piles de photos, allant vers ce qui deviendrait mon film *Tout embrasser*. Le souvenir de la plate-forme traversant le lac immense ne m'avait jamais quittée, ni la vision des chemins de terre se dressant à la verticale devant nos yeux. J'ai pu louer le chalet des parents de Patrick pour deux semaines et j'y suis arrivée un dimanche de juillet 1997. J'y suis retournée quatre années de suite, et des amis sont venus me voir, qui pour la plupart n'étaient jamais, de leur vie, venus au Témiscouata.

La route est longue de Montréal à Saint-Juste. Il faut d'abord se rendre jusqu'à Rivière-du-Loup par l'autoroute 20. Puis quitter le bord du fleuve, descendre plein sud par la route 185 jusqu'à Notre-Dame-du-Lac ; prendre le traversier, s'appuyer au garde-fou pour sentir la traversée ; puis sur l'autre rive, monter la grande côte et, après avoir passé la route du Chômage, continuer tout droit et dépasser le camping au lieu de monter vers le village. En face d'une ferme en tôle grise, prendre une entrée en contrebas, descendre vers le chalet, laisser la voiture devant, puis descendre les marches de bois, descendre encore des marches de pierre, puis d'autres en bois, se retrouver devant le lac. Entrer dans le lac.

On voit en face, vers Cabano, les usines Cascades émettre trois colonnes de fumée identiques. Un martin-pêcheur passe, un huard fait son cri. Des bateaux à moteur circulent au loin, certains portent des toitures profilées qui les font ressembler à des barques pharaoniques. Le vent se lève. Il n'y a pas de mouches ni de moustiques. Allons sortir les valises de l'auto.



MARIE-CHRISTINE SIMARD



RAYMONDE APRIL



PARICK COUTU

La vérité n'existe que dans l'expérience et encore seulement dans l'expérience de chacun, et même dans ce cas, dès qu'elle est rapportée, elle devient histoire. Il est impossible de démontrer la vérité des faits et il ne faut pas le faire. Laissons les habiles dialecticiens débattre sur la vérité de la vie. Ce qui est important, c'est la vie elle-même. Ce qui est réel, c'est que je suis assis à côté de ce feu, dans cette pièce noircie par la fumée de l'huile, que je vois ces flammes dansant dans ses yeux, ce qui est vrai, c'est moi-même, c'est la sensation fugitive que je viens d'éprouver, impossible à transmettre à autrui. Dehors, le brouillard est tombé, les montagnes sombres se sont estompées, le son de la rivière rapide résonne en toi et ça suffit.

Gao Xingjian, *La Montagne de l'âme*.

Le corégone est un poisson caractéristique du lac Témiscouata. On l'appelle aussi le pointu, à cause de son museau. Cette espèce remonte les rivières affluentes en octobre et une pêche nocturne est organisée, précédée de repas communautaires, d'activités de toutes sortes et d'un défilé sur le chemin principal : c'est le Festival du pointu de Saint-Juste-du-Lac.

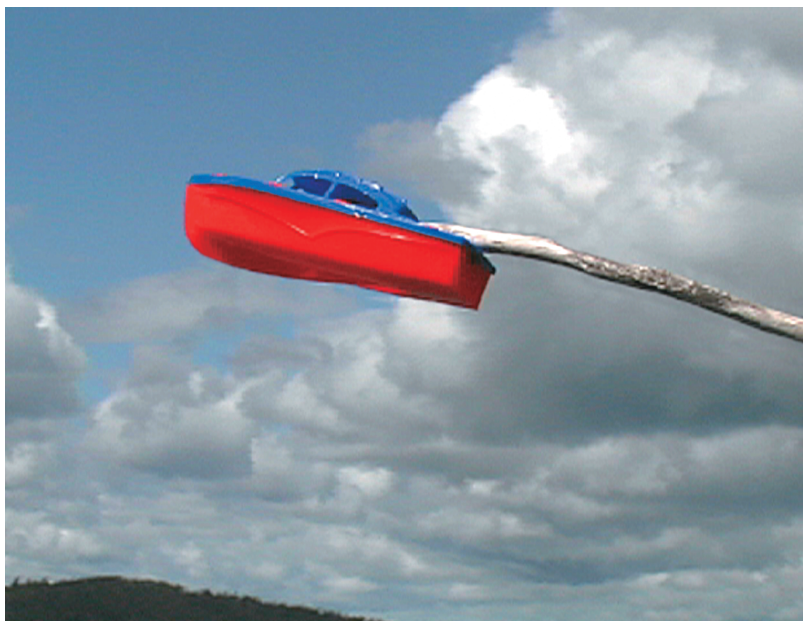
Pendant la belle saison, c'est au traversier Le Corégone d'effectuer le trajet entre Notre-Dame-du-Lac et Saint-Juste-du-Lac. Cette entreprise évite aux voyageurs un détour d'une quarantaine de kilomètres. Toujours menacé de disparaître à cause de son peu de rentabilité, Le Corégone, symbole d'enracinement pour la population du J.A.L., revient néanmoins à chaque année, opéré par les quatre mêmes employés qu'on a plaisir à revoir. Sur le pont du Corégone se croisent les cultivateurs, les estivants, les camionnettes des courriers, les anciens hippies dans leurs camions. Le voyage ne dure que quinze minutes et jamais on ne perd de vue les points de départ et d'arrivée.

Mais le contraste entre les deux rives est frappant. La route qui mène à Saint-Juste est abrupte et pique tout de suite vers les terres.

Durant l'hiver, pour éviter le détour, les habitants traversent en auto et en camion sur le lac gelé. Mais le trajet donne des sueurs froides et plus d'un conducteur est tenté d'aller vite, plus vite encore, et parfois ça craque méchamment. Le lac est profond et les courants sous-marins, très puissants. Les camions qui s'engloutissent, comme les noyés, ne réapparaissent jamais. Du moins c'est ce qu'on entend dire, accoudé au bastingage du Corégone voguant vers Saint-Juste.



PATRICK COUTU



SERGE MURPHY



CHARLES GUILBERT

Le plan d'immanence est comme une coupe du chaos, et agit comme un crible. Ce qui caractérise le chaos, en effet, c'est moins l'absence de déterminations que la vitesse infinie à laquelle elles s'ébauchent et s'évanouissent : ce n'est pas un mouvement de l'une à l'autre, mais au contraire l'impossibilité d'un rapport entre deux déterminations, puisque l'une n'apparaît pas sans que l'autre ait déjà disparu, et que l'une apparaît comme évanouissante quand l'autre disparaît comme ébauche. Le chaos n'est pas un état inerte ou stationnaire, ce n'est pas un mélange au hasard. Le chaos chaotise, et défait dans l'infini toute consistance. Le problème de la philosophie est d'acquiescer une consistance, sans perdre l'infini dans lequel la pensée plonge (le chaos à cet égard a une existence mentale autant que physique). Donner consistance sans rien perdre de l'infini (...).

Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*

Quand j'étais petite, je croyais que c'était l'Eau Renversée. Mais ce carrefour s'appelle en réalité Lots-Renversés, ainsi nommé parce que les lotissements de terre pour la colonisation y ont été délimités de façon perpendiculaire à ceux de Saint-Juste. Lots-Renversés fait partie de Saint-Juste, dont on évalue la population à 677 habitants en tout. Où que l'on veuille aller à partir de Saint-Juste — vers Auclair et Squatec, vers Trois-Pistoles et Rimouski, ou vers Dégelis et Edmundston —, on doit passer par Lots-Renversés, les Lots. Chaque fois que j'y passe, et même chaque fois qu'à Montréal je tente de raconter l'expérience d'y passer, ma gorge se serre et j'ai du mal à contenir mon émotion.

Cela commence par un trajet en montagnes russes, une superposition de grandes côtes toutes droites qui se dressent l'une après l'autre. Du haut de la première côte, on voit la deuxième grande côte avec ses cinq maisons blanches, puis la troisième côte se dresse à son tour et révèle petit à petit au loin un horizon coincé dans une trouée de falaise tranchée à la dynamite. Et soudain ça se corse. En passant le portail sculpté à la dynamite, on découvre tout à coup, sur la gauche vers l'avant, un gigantesque moulin à scie entouré d'étangs et, vers la droite, ce qui pourrait ressembler à un village en même temps que, très vite, on pressent plus qu'on ne perçoit un élargissement soudain des espaces en contrebas de la route, comme si on était tout à coup suspendu dans le vide. En bas, un espace immense et désordonné s'étale de chaque côté, jonché de piles de bois coupé allant dans tous les sens comme des serpents gigantesques. On ne peut ralentir sa course et on ne peut arrêter au beau milieu. On n'arrive pas à regarder à la fois vers l'avant et vers les deux côtés et c'est pourtant ce qu'il faudrait faire. On doit continuer jusqu'en bas, jusqu'à la croisée des chemins, jusqu'au stop, et puis prendre à droite ou à gauche, vers Dégelis (le lac) ou Auclair (la forêt).

Pour tenter de comprendre, on peut se retourner vers la trouée, on peut refaire le chemin en sens inverse, mais ce qui se passe ainsi, on ne peut le saisir vraiment à rebours. J'ai tenté plusieurs fois de photographier ça, mais c'est irréprésentable. J'obtiens des variations sur la couleur du ciel, la position du soleil et la circulation des camions et des tracteurs. J'ai filmé la descente à plusieurs reprises, mais la béance soudaine du plan qui suit la traversée des portes rocheuses résiste aux mouvements de caméra. Le ralenti n'est d'aucune utilité. Il est trop tard : le présent est passé.



MARIE-CHRISTINE SIMARD



RAYMONDE APRIL



CHARLES GUILBERT

Certaines images creusent dans notre tête un petit trou. — Je me demande quelquefois s'il est vraiment possible de représenter la vie, les jours, les bibelots et les animaux. Quand j'observe bien les autres, ceux qui prennent un café en lisant le journal, ou ceux qui s'achètent un manteau d'hiver au mois de mars, je me dis que cela mérite réflexion. J'ai parfois l'impression d'être le pivot d'un carrousel fragile qui tourne au ralenti. Étourdi par ce lancinant ballet, et dérivant vers un autre moi-même, je cherche à fixer ces images, les accumulant, les superposant en transparence, sans priorité, dans un désordre heureux.

Serge Murphy, *Carrousel*.

Serge Murphy et Charles Guilbert sont venus plusieurs fois à Saint-Juste. À chaque fois ils mettent tout à l'envers. Ils laissent traîner leurs serviettes mouillées partout. En fait, ils les laissent là où elles tombent. Ils s'installent sur la grande table de la cuisine pour faire des aquarelles. Leur chienne Castor va repêcher les roches qu'on lui lance dans le lac et houspille Ti-Mousse, le vieux chien presque paralysé de monsieur Pettigrew. Le soir, alors qu'on commence juste à se sentir guillerets, ils décident tout d'un coup qu'ils ont sommeil et ne veulent plus boire ni veiller. Je reste seule dans ma petite chambre et j'écoute avec effroi clapoter le lac, comme si des ossements de noyés s'entrechoquaient dans l'eau sous ma fenêtre.

Serge et Charles, accompagnés d'Adrienne, ont souvent connu des semaines pluvieuses, comme si l'été nous en voulait. Adrienne grandit et ses intérêts évoluent rapidement, des araignées de couleur aux chaussures trop grandes, des vélos rouges aux petits camarades. Au fil des longues journées humides, Serge et Charles ont tourné plusieurs scènes qui devaient s'inscrire dans une

nouvelle vidéo, se servant de tout ce qui leur tombait sous la main, et mettant à contribution Adrienne dans des rôles muets ou parlants. Ce don qu'ils ont d'aimer et de chambarder en même temps, de célébrer le cliché et de ridiculiser le sublime (ou vice-versa), ils en font un mode de vie. Continuellement aux aguets, ils sont impitoyables envers les actes manqués, les hésitations et les émotions croches. L'absurde et l'emphase vont main dans la main, les détails sont laissés à l'improvisation, et des moments d'une grâce inouïe nous comblent sans cesse de joie. Dans les chutes et les retailles des plans inutilisés que je me suis appropriées, le paysage de Saint-Juste se retrouve en caméo, comme une toile de fond bizarre, ni sujet ni vraiment décor, comme une sorte de donnée objective et thématique qu'on veut oublier pour pouvoir décoller. Le rouet sorti dans le champ, un bateau au bout d'un bâton, deux grille-pain jumeaux, voilà du Murphy tout craché. Le champ, le lac, le chalet reviennent d'un coup tout entiers dans leurs parcelles.

Il n'y a pas de marées sur le lac. Il y a de grosses vagues parfois, presque aussi grosses que celles du fleuve. Charles Guilbert filme la pluie, les gouttières, le vent et les vagues pour son travail sur les larmes. Il commence le tournage d'un documentaire sur Le Corégone et se rend assidûment interviewer les timides hommes d'équipage ; Adrienne et lui se lient d'amitié avec un jeune papa ébéniste, sa femme cambodgienne et leurs enfants. Serge préfère lire les mémoires de Renaud Camus en quatorze (?) tomes dans sa chaise longue. On n'a réussi à souper dehors qu'une seule fois l'été dernier, soit à cause des chauves-souris, du grand vent, du froid, de la pluie, des effluves agricoles ou que sais-je encore.

SERGE MURPHY





PATRICK COUTU



PATRICK COUTU

*Unies pour le meilleur et pour le pire, elles ne dédaignent rien.
Leurs belles mains se disjoignent pour les travaux du ménage,
répandent les substances potagères, vernissent les meubles,
lustrent chaque merveille de leur univers béni et borné :*

Lever à six heures. Ma Bien-Aimée et moi allâmes au jardin. Semé trois sortes de graines de concombres. Huilé la table du parloir, à l'aide du « Spinhamland » que nous avons reçu. Diné dans la cuisine pour laisser sécher la table huilée. Très confortablement diné d'agneau et de mouton froid. Trouvé Margaret (la vache) à la barrière, attendant d'entrer : nous lui avons ouvert la porte. Promenade autour de la prairie, retour par le sentier... la campagne est un émerveillement.

Colette, citant le *Journal d'Eleanor Butler* dans *Le Pur et l'Impur*.

D'habitude c'est dans sa cabane à La Conception que Marie-Christine Simard se retire. Cette cabane est bâtie au beau milieu d'une pinède, et tout près il y a une rivière, la rivière Rouge, dans laquelle on peut se baigner. Il n'y a pas l'électricité dans la cabane. Un jour, Marie-Christine et Christine y construiront un four à pain. Mais rien ne presse. Il y a beaucoup à faire sur le terrain, et puis ici dans les Laurentides, il y a beaucoup de mouches, on n'a pas toujours l'énergie de combattre, même passivement.

Sur le sentier qui longe le lac Témiscouata, les filles avancent appuyées sur leur bâton. Elles ont des caméras vidéo, des appareils photos, un pad à aquarelle, des récipients pour cueillir les petites fraises et elles voient tout. La vie mûrit ici comme un fruit, remplie et délicieuse. C'est toujours une fête et on en cueille les images à mesure, sans que ça diminue le plaisir. Les images de Marie-Christine Simard préexistent à Saint-Juste. Elles les y a trouvées, comme

si elles s'y cachait à tous sauf elle. Elles sont apolliniennes, belles comme l'intelligence, mesurées comme une ode, en équilibre parfait sur l'air. Elles apprivoisent l'espace en se tenant à distance toujours égale, assez près pour discerner l'activité continue des araignées et des fourmis sous l'herbe, assez loin pour qu'on désire y voir de plus près. Les faons et les lièvres viennent se faire photographier par elle.

À Squatec, deux vieilles demoiselles tiennent un magasin de bricoles, de t-shirts de 1966, de billets de loto et d'articles de couture. C'est le 5-10-15, juste en face de l'église et de la coopérative, et pas très loin du plus énorme moulin à scie de Squatec. Elles sont sèches et pointues et s'intéressent beaucoup aux nouvelles visiteuses. Elles croient — font semblant de croire, comme des enquêteuses — que nous sommes trois petites sœurs en promenade.

Marie-Christine Simard est un principe régulateur dans l'existence, et son esprit posé et clairvoyant est adapté à la situation quelle qu'elle soit. Elle prépare peut-être une encyclopédie de la vie et des choses. Qui sait si son ouvrage contiendra quelques images de son passage à Saint-Juste, lorsque Christine et elle faisaient route vers la Nouvelle-Écosse ?

Elle est de service aujourd'hui à Concordia. Elle l'a été toute la semaine en fait, puisque David s'est luxé le poignet et que Jojo est partie au Vermont faire un stage d'impression numérique chez Cone Impressions. Elle répond aux questions des étudiants et leur procure ce dont ils ont besoin pour travailler : des objectifs et des porte-négatifs pour les agrandisseurs, des kits d'éclairage ou des caméras 4 x 5 pour aller faire des prises de vue, et puis elle répond au téléphone, réserve l'équipement, va dépendre les bandes-tests entortillées dans la machine couleur et voit à régler tous les petits problèmes. Les étudiants lui demandent aussi son avis sur leurs images et s'attardent devant la porte pour discuter avec elle de tout et de rien.



MARIE-CHRISTINE SIMARD



SERGE MURPHY



MARIE-CHRISTINE SIMARD

Je comprends qu'à ce moment je suis entouré d'un monde de morts et que derrière ce mur en ruine se trouvent mes parents disparus. J'ai envie de retourner parmi eux, m'asseoir à la même table, écouter même les propos les plus futiles, j'ai envie d'entendre leurs voix, de voir leurs regards, de m'asseoir bien sagement avec eux, même si je ne mange pas. Je sais que les repas de l'autre monde ont valeur de symbole, c'est une sorte de cérémonie à laquelle les vivants ne peuvent participer, m'asseoir à leur table me paraît soudain constituer le bonheur parfait. Je m'approche donc d'eux avec précaution, mais dès que j'ai franchi le mur en ruine, ils se lèvent et disparaissent silencieusement derrière un autre mur. J'entends leurs pas feutrés qui s'éloignent, je vois la table vide qu'ils ont laissée. En un instant, la table se couvre de mousse tendre, se fend et s'écroule en un tas de pierres, et dans ses fentes poussent des herbes folles.

Gao Xingjian, *La Montagne de l'âme*.

Laissée seule, la maison est tranquille au milieu des herbes folles et du vent. Les portes sont cadénassées mais par la fenêtre, on peut voir à l'intérieur. Il n'y a rien à voir. Tout est blanchi, décapé, gratté jusqu'à l'os. La maison est propre et sèche comme un bois de grève. Il y a une table chromée et cloutée au centre de la cuisine et au dossier de l'unique chaise pend une chemise à carreaux délavée.

Patrick Coutu a acheté la dernière maison sur le rang : la maison de la banque, surnommée ainsi parce que son premier propriétaire avait été incapable de payer ses traites. Recouverte de bardeaux d'asphalte imitant la brique, la maison a un toit disproportionné : celui qui l'a bâtie n'a jamais commencé la

grande véranda qui devait en faire le tour. On s'y sent, étrangement, à la fois très loin de tout et exposé à la vue de tous. Bien qu'elle soit à l'écart, on peut voir la maison lorsqu'on arrive sur Le Corégone parce que la montée sur le lac a été entièrement déboisée par le voisin, qui laisse là ses motos marines. Des gens se promènent à pied après le souper et nous regardent d'un air interrogateur, des jeunes passent en véhicules tout-terrain vers les sentiers rocaillieux et sinueux qui longent le lac bien après le bout du rang, et ils en reviennent aussi, portés par le grand désœuvrement du dimanche. On est tout de suite repéré et toujours un peu sur ses gardes lorsqu'on vient de la ville.

Comme l'artiste entreprenant un grand projet, Patrick a décidé de remettre l'intérieur de la maison dans son état d'origine. Comme s'il forgeait une nouvelle légende et tendait un micro aux voix éteintes qui ne demandent qu'à se faire entendre. Autrefois, un crucifix noir au-dessus de la porte de la cuisine protégeait la maison contre les fléaux du temps passé : la pauvreté, l'alcoolisme et l'épidémie. Mais les derniers occupants ont transformé la maison en shack familial habillé de carpettes aux couleurs douteuses. Alors, Patrick repeint la cuisine d'un petit bleu turquoise comme chez ses grands-parents. Le hangar se remplit rapidement de fauteuils hétéroclites et de tables de coin, et dans la maison la place est enfin libre. Quand l'ancien propriétaire passe par là en compagnie de ses filles, tous trois visitent la maison de fond en comble. Les filles sont perplexes. Avant de partir, l'une d'elles dit : « C'est bizarre, la maison, on dirait que rénovée, elle a l'air encore plus ancienne qu'avant. »

Dans les photos noir et blanc prises par Patrick au fil des routes et des journées de Saint-Juste, l'image et le sujet correspondent et se confondent. La représentation photographique est quasi transparente. Comme dans les contes (ou les découvertes archéologiques), le temps n'a pas de réelle mesure. L'auteur, retransché derrière la pellicule, capte inlassablement des constructions et des arrangements qu'il n'a peut-être pas connus autrefois, mais qu'il regarde avec d'autant plus d'intensité maintenant, comme pour rattraper le temps perdu.



PATRICK COUTU



RAYMONDE APRIL



RAYMONDE APRIL

Ma grand-mère n'est allée qu'une fois au cinéma. Le film racontait l'aventure d'une femme mariée qui s'éprenait d'un jeune berger. Le mari était chauve. Il buvait cognac sur cognac et passait son temps à piquer des colères. Le jeune berger avait de beaux cheveux bouclés. Il savait amuser les enfants avec des objets tout simples : un caillou, une ficelle, un morceau de bois. Ma grand-mère préférait l'amant au mari. Dans ses souliers de cuir, ses orteils se retroussaient. Elle a vite compris que ces histoires-là n'avaient pas de sens.

Charles Guilbert, *Les Inquiets*.

À chaque séjour à Saint-Juste-du-Lac, je retrouve ce sentiment intense et insoluble de faire face à des tragédies sans nom, dans cette beauté rustique, le long des chemins de terre longeant les lacs et les vallées, à l'horizon des cordes de bois alignées à l'infini. C'est au beau milieu des jours ensoleillés, qui sentent bon le trèfle et la gomme de sapin, que ce sentiment est le plus fort. Conduire dans le paysage m'empêche de m'attarder, et je vais toujours, ne regardant qu'à la dérobée les maisons et les forêts, puis je fais halte, j'échange quelques mots avec l'homme ou la dame de l'épicerie avant de partir, et puis tout est normal.

La beauté squelettique des maisons de colonisation, le va-et-vient des machines forestières, des tracteurs et des camions de bois, le relief ondoyant des nuages d'orage qui viennent de si loin à l'horizon qu'ils n'éclatent jamais à l'endroit où l'on s'y attend, tout cela compose le paysage et le définit. Mais ce qui le hante, ce sont les récits enfouis et secrets. Ces vieux bonhommes qui marchent le long du chemin sous l'averse, ces mères sortant du dépanneur avec leurs trois enfants, les garçons à la pompe à essence s'essuyant les mains

à un chiffon noirci, les adolescents réunis en petits groupes à l'arrivée du traversier, les familles entassées sur les hors-bord le dimanche après-midi ou les pères avec leurs fils en chaloupe à rames le soir après souper, vivent une vie pour nous opaque, bien qu'intéressante à tout point de vue.

Tout ce que je ne serai jamais, que je ne voudrai jamais être, qui en quelque sorte m'interroge, me nargue ou se fout de moi tout simplement, est réuni dans ce pays anarchique et aride. Saint-Juste ne se laisse pas connaître ni prendre. D'ailleurs, pourquoi devrait-il en être autrement ? Par un double effet de déplacement, c'est ici que je ressens la déchirure d'être un jour partie de chez les miens, de m'être déracinée, même si ce n'était pas pour aller si loin. Et d'avoir ainsi raté quelque chose. Mais quoi ?

De retour à Montréal, les premiers jours, encore habitués d'être seuls, visibles à distance, et intouchés, on se bute sur les passants du Plateau Mont-Royal, répliques agaçantes de nous-mêmes. Notre temps se remet en marche.

Raymonde April

B I B L I O G R A P H I E

Cazelais, Normand, *Ma cabane au Québec*, éditions du Trécarré, 1996.

Colette, *Le Pur et l'impur*, Hachette, Le Livre de Poche, 1971.

Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Éditions de Minuit, 1991.

Guilbert, Charles, *Les Inquiets*, Les Herbes Rouges, 1993.

Murphy, Serge, *Carrousel*, feuillet d'exposition, B-312, 2002.

Xingjian, Gao, *La Montagne de l'âme*, Éditions de l'Aube, 1999.

You walk straight ahead and the road goes round in circles. Actually, there has never been a definite goal in your life. All your goals keep changing as time passes and as locations change, and in the end the goals no longer exist. When you think about it, life in fact doesn't have what may be called ultimate goals. It's just like this hornet's nest. It's a pity to abandon it, yet if one tries to remove it one will encounter a stinging attack. Best to leave it just hanging there so that it can be admired. At this point in your thinking, your feet become lighter, it is fine wherever your feet take you, as long as there are sights to see.

Gao Xingjian, *Soul Mountain*.

I went to Saint-Juste-du-Lac for the first time in 1972. I was part of a team of young people from the Cégep de Rivière-du-Loup. We were interested in the early mills, flour mills, saw mills, carding mills, water- and steam-driven mills, mills in ruins. We rode in a van over pitted roads. We collected the accounts of priests and retired workers, and made slides. Travelling the back country was both extraordinary and terrifying. I wasn't making photographs back then, but quite a few films, in my head.

Those villages of the Témis—"on the Témis," people said—were on the wrong side of the tracks both geographically and politically, and the government wanted to close them down. The region had been struggling to survive since the 1930s, and had been exploited mainly by logging companies. Close the post office, cut the electricity, dishearten the inhabitants and drive them toward Trois-Pistoles, Dégelis and Cabano (where services were concentrated)—such was the master plan of the period's bureaucrats. I lived in Rivière-du-Loup. In my parent's house the word "Témiscouata" implied dire poverty, rubber boots,

wood trucks, flasks of De Kuyper gin and asphalt shingle cabins. On the edge of the Saint Lawrence River, it goes without saying, we always thought we were better than the others.

From Notre-Dame-du-Lac, a tiny ferry that looked like a platform took you to Saint-Juste across Lake Témiscouata, and from there you could go on to Saint-Émile-d'Auclair, Lejeune and the region of Squatec. We made the crossing one fine, sunny day. On the other side, once we had passed the white wooden church, there were no more paved roads. Unassuming houses, stuck here and there and visible from very far off, pointed the way to the next village. We had photographed a saw mill at Saint-Juste, but which one was that now? And why were we so intimidated by the affable people from whom we tried to extract bits of information and anecdotes? Did we imagine ourselves so different? Did we feel so out of place?

Although we didn't know it, there were already utopian communities, ecologists, hippies and hermits who had gone back to nature at Saint-Juste, Auclair and Lejeune. Opération Dignité was preparing to stand up to the schemes of the bureaucrats: it would take several years and would extend all the way to the Gaspésie. People would win back their rights to their land, their forests and their work—but for how long? The territory defined by the three villages would henceforth be known as J.A.L.

And I went off to study at university, and then to live in Montréal.

In Quebec, the entrepreneurial spirit of colonization, [the imperative] to clear land at the expense of the forests and the "wilds," lasted up to the first third of the 20th century. Thus in the early 1930s, the Témiscouata tablelands, around what would become Saint-Juste, Auclair and Lots-Renversés, saw a vast influx of settlers whose behaviour was in keeping with a long tradition:

The settler's dwelling had to be built before he could obtain permission to bring out his family. A salary of two dollars a day was paid to workers building the cottages or working on the roads. Cooks and kitchen boys oversaw the preparation of the meals. Camp dormitories separated from dining hall camps provided nighttime shelter. As soon as a settler could, with the help of his team mates (all of whom were paid), get his house into an inhabitable condition, he obtained authorization from the missionary and made haste to bring out his family and household, whose transportation was completely paid for.

Normand Cazalais with a quote from *Genèse d'une colonie québécoise 1931-1935* of Pierre-Léo Bernier in *Ma cabane au Québec*.

I met Patrick Coutu at UQÀM in 1995. He already knew Serge Murphy and Charles Guilbert and, like me, had played a role in *Rien ne t'aura mon cœur*. He was helping Serge Murphy make his sculptures, which was no mean task. Serge had spoken to me about Patrick, and about his roots in Témiscouata. Patrick's mother is a Pettigrew from Saint-Juste. Her mother's name was O'Leary. Descendants of the Irish or Scottish settlers? Patrick had shown me his photographs: landscapes, group scenes and portraits, scenes from memory,

sculpture studies, vernacular constructions from which he extrapolated complicated stories. He had just turned twenty. He had spent all his summers in Saint-Juste, in a cottage built by his father on the edge of the lake, close to the Pettigrew farm. I was looking for a remote place where I could put some order into my piles of photographs and make my way toward what would become my film *Tout embrasser*. The memory of the platform crossing the immense lake had never left me, nor had the vision of the dirt roads rising up vertically before our eyes. I was able to rent Patrick's parents' cottage for two weeks, and arrived there on a Sunday in July, 1997. I went back four years in a row, and friends came there to see me, people who, for the most part, had never in their lives set foot in Témiscouata.

It's a long way from Montréal to Saint-Juste. First you have to go to Rivière-du-Loup on Highway 20. Then you turn away from the river and go straight south on Highway 185 to Notre-Dame-du-Lac. You take the ferry, leaning on the guard rail to get the most out of the ride. On the other shore you climb a steep slope and, after passing the Chômage Road¹, continue on past the campground instead of going up into the village. In front of a farm building in grey sheet metal, you turn down toward the cottage. You leave the car in front and go down a series of steps—in wood, then stone, then wood again—until you reach the lake. You enter the lake.

In front of you, in the direction of Cabano, three identical columns of smoke rise from the Cascades factories. Motorboats go by in the distance, some with streamlined roofs that call to mind Pharaonic ships. The wind picks up. There are no flies or mosquitoes. Let's go get the bags out of the car.

Reality exists only through experience, and it must be personal experience. However, once related, even personal experience becomes a narrative. Reality can't be verified and doesn't need to be, that can be left for the "reality-of-life" experts to debate. What is important is life. Reality is simply that I am sitting by the fire in this room which is black with grime and smoke and that I see the light of the fire dancing in his eyes. Reality is myself, reality is only the perception of this instant and it can't be related to another person. All that needs to be said is that outside, a mist is enclosing the green-blue mountain in a haze and your heart is reverberating with the rushing water of a swift-flowing stream.

Gao Xingjian, *Soul Mountain*.

The coregonus is a fish commonly found in Lake Témiscouata. It is also called the *pointu*, on account of its pointed muzzle. This species swims up the tributaries in October. Then a night-time fishing exhibition is organized, preceded by community meals, all sorts of activities and a parade down the main street: this is the Festival du pointu de Saint-Juste-du-Lac.

During the summer, the ferry Le Corégone makes the crossing from Notre-Dame-du-Lac to Saint-Juste-du-Lac. This venture spares travellers a detour of some forty kilometers. The ferry service is not very profitable and is constantly threatened with being phased out. But every year Le Corégone, a symbol of rootedness for the population of the J.A.L., comes back with its crew of the same four employees, whom it is always a pleasure to see again. The ship's deck is a meeting place for farmers, summer visitors, couriers in their vans and old hippies in their pickups. The trip lasts only fifteen minutes, and you never

lose sight of either shore. Yet the contrast between the two sides is striking. The road leading to Saint-Juste is steep and strikes off immediately toward inland.

During the winter, locals, to avoid going the long way around, cross the frozen lake in their cars and trucks. But the trip is quite unnerving and more than one driver, breaking out into a cold sweat, has been tempted to go flat out.

Sometimes a nasty, cracking sound is heard. The lake is deep, and the underwater currents very strong. Trucks that break through are never seen again, nor are the drowned. At least that is what you hear, leaning on the railing of the Corégone, drifting toward Saint-Juste.

The plane of immanence is like a section of chaos and acts like a sieve. In fact, chaos is characterized less by the absence of determinations than by the infinite speed with which they take shape and vanish. This is not a movement from one determination to the other but, on the contrary, the impossibility of a connection between them, since one does not appear without the other having already disappeared, and one appears as disappearance when the other disappears as outline. Chaos is not an inert or stationary state, nor is it a chance mixture. Chaos makes chaotic and undoes every consistency in the infinite. The problem of philosophy is to acquire a consistency without losing the infinite into which thought plunges (in this respect chaos has as much a mental as a physical existence). To give consistency without losing anything of the infinite....

Gilles Deleuze and Félix Guattari, *What is Philosophy?*

When I was little I thought it was L'Eau Renversée. But this crossroads is actually called Lots-Renversés², because the lots or parcels of land slated for settlement were marked off at a right angle to those of Saint-Juste. Lots-Renversés is part of Saint-Juste, whose total population has been recorded at 677. Wherever you may want to go from Saint-Juste—toward Auclair and Squatec, Trois-Pistoles and Rimouski, or Dégelis and Edmundston—you have to pass by Lots-Renversés, or “the Lots.” Each time I go by there, and even each time I attempt to relate the experience when back in Montréal, I feel a catching in my throat and find it hard to contain my emotions.

It begins with a roller-coaster ride over a series of steep hills that rise up one after the other. From the top of the first hill you see the second one with its five

white houses, while behind that, the third rises to gradually reveal a distant horizon caught in the gap of a cliff cut through with dynamite. And then it becomes more intense. Coming out the far side of this sculpted portal, you immediately pick out, up ahead to the left, a giant saw mill surrounded by ponds, while something resembling a village appears on the right. At the same time you sense, before you actually see, spaces fanning out swiftly below the road, and you feel as if you were suspended in the void. Below, a huge untidy space drops away to each side, strewn with piles of logs going off in all directions like gigantic snakes. You can't slow down and stop in the middle of it all, nor can you manage to look up ahead and to both sides at once, yet this is what it would take. You have to keep going all the way to the bottom, to the stop sign where the roads cross and then turn right or left toward Dégelis (the lake) or Auclair (the woods).

You can try to understand by turning back toward the blasted gap in the cliff, or you can come back along the road from the other direction. But what happens here cannot really be grasped from the other side. I have tried to photograph it several times, but it simply defies representation: all I get are variations on the colour of the sky, the position of the sun and the flow of trucks and tractors. I have also filmed the descent several times, but the sudden gap in the land that follows the passage through the rocky door resists to the motion of the camera. Nor is slow motion any help. It's too late: the present is past.

Some images carve out a tiny hole in our heads. — Sometimes I wonder whether it's really possible to represent life and its little trinkets, or the passing days, or animals. When I observe others carefully, whether they are sipping coffee and reading a newspaper, or buying a winter coat in March, I tell myself that these things are worthy of reflection. I sometimes feel as if I were the pivot of a fragile merry-go-round that turns in slow motion. Dizzy from this insistent ballet, and drifting toward another me, I attempt to fix these images, collecting them and juxtaposing transparencies of them haphazardly, in a joyful disorder.

Serge Murphy, *Carrousels*.

Serge Murphy and Charles Guilbert have come to Saint-Juste several times. And each time they turn everything upside down. They drop their wet towels everywhere: in fact, they leave them wherever they happen to fall. They settle down at the big kitchen table to paint watercolours. Their dog Castor dives for the rocks we throw into the lake for her, and nags Ti-Mousse, Mister Pettigrew's nearly paralyzed old dog. In the evening, just when we begin to feel perky, they decide that they're tired and no longer want to drink or stay up. I am left alone in my tiny room, where I listen, terrified, to the lake lapping, as if the bones of the drowned were clicking together in the water below my window.

Serge and Charles, along with Adrienne, have often known rainy weeks, as if summer had it in for us. Adrienne grows up swiftly and her interests change accordingly, shifting from brightly coloured spiders to oversized shoes, and from red bikes to little friends. During the long, wet days, Serge and Charles have filmed a number of scenes for a new video, making use of whatever

happened to be around and calling upon Adrienne for silent or speaking parts. They have made a way of life out of the gift they have for loving and upsetting at the same time, for celebrating cliché and turning the sublime into ridicule (or vice-versa). Constantly on the look-out, they are merciless when it comes to half measures, hesitations and quibbles. Absurdity and bombast go hand in hand, improvisation takes care of details, and moments of singular grace continue to fill us with joy. In the failures and reworkings of the unused scenes that I have made my own, the landscape of Saint-Juste reappears as a cameo, as a bizarre background; neither a subject nor truly a setting, it is like a kind of objective and thematic datum that you want to forget in order to take off. The spinning wheel brought out into a field, a boat at the end of a stick, two twin toasters— that is Murphy all over. In a flash, the field, the lake and cottage are back within their lots.

There are no tides on the lake, although sometimes there are waves almost as high as those on the Saint Lawrence River. Charles Guilbert films the rain, the gutters, the wind and the waves as part of his work on tears. He begins filming a documentary on Le Corégone and assiduously shows up to interview the shy crew of the ferry. He and Adrienne strike up a friendship with a young cabinetmaker and father, his Cambodian wife and their children. Serge prefers to read the fourteen (?) volumes of Renaud Camus's memoirs in his deckchair. We managed to have dinner outside only once last summer, either because of bats, high winds, cold, rain, farm smells or God knows what.

Bound together for better or worse, they disdained nothing. Their beautiful hands separated to do housework, to sow the seeds of the garden, to varnish the furniture, to shine up and put a lustre upon every marvel of their small and blessed universe.

I got up at six o'clock. My Beloved and I went to the garden. We sowed three kinds of cucumber seeds. We put oil upon the parlour table, with the assistance of the "Spinhamland" which we received. We dined in the kitchen to allow the oiled table to dry. A comfortable and fine dinner of cold lamb and mutton. We found Margaret (the cow) at the gate waiting to come in: we opened it for her. We took a walk around the meadow and came back by the lane... The country is marvellous.

Colette, with a quote from *Eleanor Butler's Journal*,
in *The Pure and the Impure*.

Usually it is to her cabin in La Conception that Marie-Christine Simard retreats. Located in the middle of a pine forest close to a river, the Red River, in which you can swim, the cabin is without electricity. One day Marie-Christine and Christine will build a bread oven. But there's no rush. A lot of work remains to be done outside, and here in the Laurentians there are lots of bugs and you don't always have the energy to fight them off, even passively.

60 On the path that runs along Lake Témiscouata, the women advance leaning on their sticks. They carry video and photo cameras, a watercolour pad and containers for wild strawberries, and nothing escapes their notice. Here life ripens like a fruit, full and delicious. It's one long celebration, and we gather images as we go, without taking away any of the pleasure. Marie-Christine Simard's images exist before Saint-Juste, are found there as if they were hiding

from everyone but her. They are Apollonian, as fine as the mind, as modulated as an ode, in perfect balance on the air. They tame the space by keeping always at the same distance, close enough to discern the ongoing activity of the spiders and ants in the grass, yet far enough to make you want to get closer. Fawns and hares come to be photographed by her.

In Squatec, two old ladies keep a store selling odds and ends, T-shirts from 1966, lottery tickets and sewing articles. This is the 5-10-15³, just in front of the church and the co-op, and not very far from the most enormous saw mill of Squatec. The ladies are dry and peevish and take a lively interest in new visitors. They believe—or pretend to believe, like investigators—that we are three sisters out on an excursion.

Marie-Christine Simard is a regulating principle of existence, and her calm and clairvoyant mind can adapt to any situation. Perhaps she is preparing an encyclopaedia on life and things. Who knows if her work will contain some pictures of her stay in Saint-Juste, when she and Christine were driving down to Nova Scotia?

Today she is on duty at Concordia. She has been doing so all week in fact, since David dislocated his wrist and Jojo went off to Vermont to do a workshop on digital printing with Cone Impressions. She answers students' questions and gets them what they need to work (lenses and negative carriers for enlargers, light kits or 4 x 5 cameras for their shoots), in addition to answering the phone, reserving equipment, removing twisted test strips from the colour machine and ensuring that a host of tiny problems are resolved. The students also ask her opinion of their images, and hang around her door to discuss any number of things large and small.

I am aware that at this moment I am surrounded by a world of dead people, and that behind this wall are my dead relatives. I want to be with them again, to sit at the table with them and listen to them chatting about trifling things. I want to hear their voices, to see their eyes, to actually sit at the table with them, even if we don't have a meal. I know that eating and drinking in the world of ghosts is symbolic, a ritual, and that living people cannot partake of it, but it suddenly occurs to me that just to be able to sit at the table and to listen would be a blessing. I creep up to them but as I cross the ruins of the wall, they get up and quietly vanish behind another wall. I hear their departing footsteps, rustling, even see the empty table they leave behind. Instantly the table is covered in velvety moss, breaks, cracks, then collapses into a heap of rubble and bushes sprout all over it.

Gao Xingjian, *Soul Mountain*.

Left alone, the house stands quietly among the weeds, in the wind. The doors are padlocked, but you can see inside through the window. There's nothing to see. Everything is bleached, stripped, scraped down to the bone. The house is as clean and dry as driftwood. There is a chrome table in the centre of the kitchen, and a faded plaid shirt hangs from the back of the one chair.

Patrick Coutu bought the last house on the road, known as the "bank's house", because its first owner was unable to pay his bills. Covered with imitation brick shingles, the house has an oversized roof: the man who built it never got started on the large veranda that was to go all the way around it. Here you feel, strangely enough, far from everything yet exposed to every gaze. Although it is off the road, you can see the house from Le Corégone because the hill on the

lake has been cleared of trees by the neighbour, who leaves his motorboats there. People out for after-dinner walks eye us quizzically. Youths on all-terrain vehicles pass by on their way to the winding, rocky paths that lie beyond the end of the road, then make their way back, drawn by the yawning idleness of Sunday. We are immediately spotted, and are somewhat on our guard because we are from the city.

Like an artist undertaking a great project, Patrick has decided to return the interior of the house to its original state. It is as if he were forging a new legend and holding out a microphone to faint voices that ask for nothing more than to be heard. In former days, a black crucifix above the kitchen door protected the house against the plagues of yesteryear: poverty, alcoholism and epidemics. But the last occupants transformed the house into a family shack laid with carpets of dubious colours. So Patrick repaints the kitchen a turquoise blue, the kind he's seen at his grandparents' house. The shed soon fills up with an odd assortment of armchairs and corner tables, and the room in the house is finally free. When the former owner stops by with his daughters, all three visit the house, top to bottom. Before leaving, one of the girls says, "It's strange but, renovated, the house looks a lot older than before."

In the black and white photographs that Patrick has taken during his time in and around Saint-Juste, the image and the corresponding subject meld into one. Photographic representation becomes almost transparent. As in stories (or archaeological discoveries), time cannot really be measured. The artist, hidden behind the camera, untiringly captures constructions and arrangements that he may not have known previously, but he looks with greater intensity, as if he were trying to catch up with lost time.

My grandmother went to the movies only once. The film related the adventures of a married woman who fell for a young shepherd. The husband was bald. He drank cognac constantly and ceaselessly lost his temper. The young shepherd had fine curly hair. He knew how to amuse the children with simple objects: a pebble, a string, a piece of wood. My grandmother preferred the lover to the husband. Her toes turned outwards in her leather shoes. My grandmother quickly realized that these stories were going nowhere.

Charles Guilbert, *Les Inquiets*.

During each stay in Saint-Juste-du-Lac, I have this intense and unaccountable feeling of coming face to face with nameless tragedies amidst this rustic beauty, along the dirt roads skirting the lakes and valleys, with cords of wood stretching off endlessly on the horizon. It is at the highest point of these sunny days, with their pleasant odours of clover and fir resin, that this feeling is strongest. Driving through the countryside I am unable to linger, so I go on casting furtive glances at the houses and woods; then I stop, exchange a few words with the man or woman at the grocer's before leaving, and everything returns to normal.

The skeletal beauty of the settlement houses, the comings and goings of the logging machines, tractors and wood trucks, the undulating outlines of storm clouds which come from so far away on the horizon that they never burst at the place you expect—all this composes and defines the landscape. But what haunts it are its buried and secret narratives. Those old men who walk along the road in the rain, those mothers leaving the corner store with their three children, the boys at the gas pumps wiping their hands with a blackened rag,

the teenagers gathered in small clusters for the arrival of the ferry, the families piled together on the outboards on Sunday afternoons, or the fathers with their sons in rowboats in the evening after dinner—they live a life that is, for us, impenetrable, although it is interesting no matter how you look at it.

All that I will never be, that I would never want to be, that questions me in some way, that derides me or couldn't care less about me, comes together in this anarchic and arid landscape. Saint-Juste will not let itself be known or taken. Besides, why should it be otherwise? Through a double effect of displacement, it is here that I feel the laceration of having left those close to me, of being uprooted, even if it was not to go very far. And of having thereby missed something. But what?

Our first days back in Montréal, still used to being alone, visible from a distance and untouched, we bump into passers-by on the Plateau Mont-Royal, strident echoes of ourselves. Our time resumes.

Raymonde April

translated by Donald McGrath

B I B L I O G R A P H Y

Cazelais, Normand, *Ma Cabane au Québec*, éditions du Trécarré, 1996. [Free translation].

Colette, *The Pure and the Impure: A Case-book of Love*, Edith Dally trans. New York: Farrar and Rinehart Inc., 1933.

Deleuze, Gilles and Félix Guattari, *What is Philosophy?*, Hugh Tomlinson and Graham Burchell trans. New York: Columbia University Press, 1994.

Guilbert, Charles, *Les Inquiets*, Les Herbes Rouges, 1993. [Free translation].

Murphy, Serge, *Carrousel*, exhibition paper, B-312, 2002. [Free translation].

Xingjian, Gao, *Soul Mountain*, Mabel Lee trans. New York: HarperCollins Publishers Inc., 2000.

RAYMONDE APRIL

est née en 1953 à Moncton, Nouveau-Brunswick, et a grandi à Rivière-du-Loup, dans l'Est du Québec. Elle vit et travaille à Montréal, où elle enseigne la photographie à l'Université Concordia depuis 1985. Photographe et artiste, elle a fait reconnaître dès la fin des années soixante-dix une pratique minimaliste inspirée du quotidien, au confluent du documentaire, de l'autobiographie et de la fiction. Son travail photographique a été abondamment exposé au Canada et à l'étranger. Plusieurs expositions individuelles accompagnées de catalogues lui ont été consacrées depuis *Voyage dans le monde des choses*, qu'organisait le Musée d'art contemporain de Montréal en 1986. Parmi les plus récentes, *Les Fleuves invisibles*, produite par le Musée d'art de Joliette en 1997, a circulé au Canada et en France. Les œuvres de Raymonde April se retrouvent dans de nombreuses collections privées et publiques. Sa dernière réalisation, le film *Tout embrasser* terminé à l'automne 2000 et autour duquel s'est développée une exposition présentée à la galerie Leonard et Bina Ellen de l'Université Concordia (Montréal) en septembre 2001, explore les rapports de l'image photographique à l'image filmique à travers les thèmes récurrents de sa pratique, et énumère plus de 500 images inédites.

PATRICK COUTU

est né en 1975. Il a participé à de nombreuses expositions collectives. En 2001, il participait à l'exposition *L'effet du logis* tenue au Studio Cormier (Montréal) dans le cadre de la saison de la France au Québec et à l'événement *Des nouvelles de Tchekhov* présenté à la Galerie Plein-Sud (Longueuil). Il était invité à Artifice 98 organisé par le Centre des Arts Saidye Bronfman. Les galeries Clark (Montréal), l'Écart (Rouyn-Noranda), l'Espace Virtuel (Chicoutimi) et B-312 (Montréal) lui ont consacré des expositions individuelles. Il exposera prochainement au Musée du Québec (Mélanie Boucher, commissaire) et à la Galerie Glassbox de Paris. Son travail se déploie sous plusieurs formes : sculpture, photographie, intervention et dessin. Il travaille à Montréal et passe ses étés à Saint-Juste-du-Lac depuis toujours.

C H A R L E S G U I L B E R T

est né à Montréal en 1964 et a fait des études universitaires en littérature. Il vit et travaille à Montréal. Comme artiste, il suit un parcours éclaté, exploitant librement différentes formes artistiques et cherchant à établir entre elles de nouveaux liens. Que ce soit en vidéo, en mots, en chansons ou en dessins, il crée des saynètes dans lesquelles le banal et l'extraordinaire, la réalité et la fiction, se côtoient. Dans des formes dépouillées, il parle principalement du quotidien, de la parole et des rapports entre les êtres. Charles Guilbert a écrit des textes de fiction et un livre, *Les Inquiets* (1993), a signé un disque, *Rien ne t'aura, mon cœur* (1997), et réalisé plusieurs vidéos et installations qui ont été présentées dans des musées, des galeries et des festivals, au Canada, au Mexique, dans plusieurs pays d'Europe (Belgique, France, Pays-Bas, Espagne...) ainsi qu'au Japon. Au printemps 2001, il exposait l'installation *Les Personnes* au Casino, Luxembourg, et à l'hiver 2002, *Sortir de soi*, au Musée d'art contemporain de Liège.

S E R G E M U R P H Y

vit et travaille à Montréal où il est né en 1953. Il réalise des sculptures qui se déploient dans l'espace ainsi que des vidéos à la fois narratives et expérimentales (en collaboration avec Charles Guilbert). Ses œuvres ont été exposées en solo en divers lieux au Québec, au Canada et en Europe. Il présentait à l'automne 2001 *Autels de fortune*, à la galerie Occurrence (Montréal). Il a aussi participé à plusieurs expositions de groupe aux États-Unis, en Colombie, en Europe et au Canada. Récemment, son œuvre intitulée *Le Jardin de mon curé* était présentée dans le cadre de l'exposition *Le Ludique* au Musée du Québec. Ses vidéos ont été présentées dans plusieurs galeries, musées et festivals, au Canada, en France, aux Pays-Bas, au Mexique et en Inde. En 1998, *Les Rendez-vous du cinéma québécois*, au Québec, et *Les Instants vidéo de Manosque*, en France, présentaient une rétrospective de ce travail. Les œuvres de Serge Murphy font partie de plusieurs collections publiques et privées.

M A R I E - C H R I S T I N E S I M A R D

vit et travaille à Montréal où elle est née en 1962. Elle détient une maîtrise en arts visuels de l'Université Concordia. Elle a participé à plusieurs expositions collectives dont *Ode au quotidien*, à Vox et à Séquence en 1997 et 1998, et à la galerie Leonard et Bina Ellen en 1996. En 2002, son travail le plus récent, *La traversée*, sera présenté à Toronto, Winnipeg, Saskatoon et Richmond dans le cadre d'une exposition intitulée *Unexpected Encounters*. Elle est chargée de cours à l'Université Concordia depuis 1995. En 20 ans, elle a réalisé de nombreux repas mémorables.

RAYMONDE APRIL

was born in 1953 in Moncton, New-Brunswick, and grew up in Rivière-du-Loup in Eastern Québec. She lives and works in Montréal where she has taught photography at Concordia University since 1985. Since the end of the 1970s, her practice as a photographer and an artist has been based on the everyday, blending the documentary, autobiography and fiction. Her work in photography has been shown in several exhibitions in Canada and abroad. Numerous solo exhibitions with catalogues have been dedicated to her work since *Voyage dans le monde des choses*, organised by the Musée d'art contemporain de Montréal in 1986. Among her most recent solo, *Les Fleuves invisibles*, produced by the Musée d'art de Joliette in 1997, travelled across Canada and France. Raymonde April's work is part of many private and public collections. Her recent film *Tout embrasser*, completed in the fall of 2000, was the basis of an exhibition presented at the Leonard and Bina Ellen Gallery of Concordia University (Montréal) in September 2001, where she explores relationships between photographic and filmic images through recurrent themes, and features over 500 unpublished images.

PATRICK COUTU

was born in 1975. He participated in several group exhibitions. In 2001 he took part in the exhibition *L'effet du logis* held at Studio Cormier (Montréal), as part of "La saison de la France au Québec," and in the event *Des nouvelles de Tchekhov* presented at Galerie Plein-Sud (Longueuil). He was a guest artist at Artifice 98 put together by the Saidye Bronfman Centre for the Arts. Galleries Clark (Montréal), l'Écart (Rouyn-Noranda), l'Espace Virtuel (Chicoutimi) and B-312 (Montréal) held solo exhibitions of his work. It will also be seen in the near future at the Musée du Québec (Mélanie Boucher, curator) and at Galerie Glassbox in Paris. His work takes various forms—sculpture, photography, intervention and drawing. He works in Montréal and has always spent his summers at Saint-Juste-du-Lac.

C H A R L E S G U I L B E R T

was born in Montréal in 1964 and studied literature at university. He lives and works in Montréal. In his open artistic practice, he freely explores various art forms and seeks to establish new connections between them. In his videos, writings, songs or drawings, he creates playlets where the banal and the extraordinary, reality and fiction meet. Using pared down forms, he mainly addresses the everyday, speech and relationships between beings. Guilbert has written fiction and a book entitled *Les Inquiets* (1993), made the record *Rien ne t'aura, mon cœur* (1997) and produced several video installations which have been presented in museums, galleries and festivals in Canada, Mexico, numerous European countries (Belgium, France, The Netherlands, Spain) as well as Japan. In the spring of 2001, his installation *Les Personnes* was exhibited at the Casino in Luxembourg, and in the winter of 2002, *Sortir de soi*, at the Musée d'art contemporain de Liège.

S E R G E M U R P H Y

lives and works in Montréal where he was born in 1953. He creates sculptures that spread out in space, as well as videos (in collaboration with Charles Guilbert) that are both narrative and experimental. His work has been exhibited in solo shows in Québec, Canada and Europe. In the fall of 2001, he presented *Autels de fortune* at gallery Occurrence (Montréal). He also participated in several group exhibitions in the United States, Colombia, Europe and Canada. Recently, his work *Le Jardin de mon curé* was part of the exhibition *Le Ludique* at the Musée du Québec. His videos have been presented in numerous galleries, museums and festivals in Canada, France, The Netherlands, Mexico and India. In 1998 *Les "Rendez-vous du cinéma québécois"* in Québec and "Les Instants vidéo de Manosque" in France presented a retrospective of his works. Serge Murphy's work is part of several public and private collections.

M A R I E - C H R I S T I N E S I M A R D

lives and works in Montréal where she was born in 1962. She holds an M.F.A. from Concordia University. She has participated in several group exhibitions, including *Ode au quotidien* at Vox and Séquence in 1997 and 1998, and the Leonard and Bina Ellen Gallery in 1996. In 2002 her most recent work *La traversée* will be presented in Toronto, Winnipeg, Saskatoon and Richmond as part of the *Unexpected Encounters* exhibition. She teaches at Concordia University since 1995. In 20 years she has created lots of unforgettable meals.

Dazibao est un centre d'artistes voué à la diffusion de la photographie actuelle. Via des expositions, des publications, des lectures, des performances et des conférences, Dazibao soutient des pratiques artistiques et des réflexions théoriques offrant un point de vue novateur sur la photographie ou proposant des liens singuliers avec d'autres disciplines.

Dazibao is an artists' centre devoted to the dissemination of contemporary photography. Through exhibitions, lectures, publications, performances and conferences, Dazibao supports art practices and theory which provide an innovative perspective on photography and forge singular links with other disciplines.

Publication sous la direction de / Publication edited by France Choinière

Conception graphique / Publication design : Joanne Véronneau

Révision / Revision : Janou Gagnon, Marie-Christine Simard, Colette Tougas

Traduction / Translation : Donald McGrath et Colette Tougas

Distribution : ABC Livres d'art Canada / Art Books Canada
372, rue Sainte-Catherine O. #230, Montréal (Québec) H3B 1A2
téléphone / telephone : 514.871.0606, télécopieur / fax : 514.871.2112
www.ABCartbookscanada.com

Dépôt légal : 2^e trimestre 2002

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada / National Library of Canada

© Dazibao, l'auteure et les artistes / the author and the artists

ISBN : 2-922135-16-0

Tous droits réservés / All rights reserved

Dazibao, centre de photographies actuelles

4001, rue Berri, espace 202, Montréal (Québec) H2L 4H2
téléphone : 514.845.0063, télécopieur : 514.845.6482
dazibao@cam.org, www.dazibao-photo.org



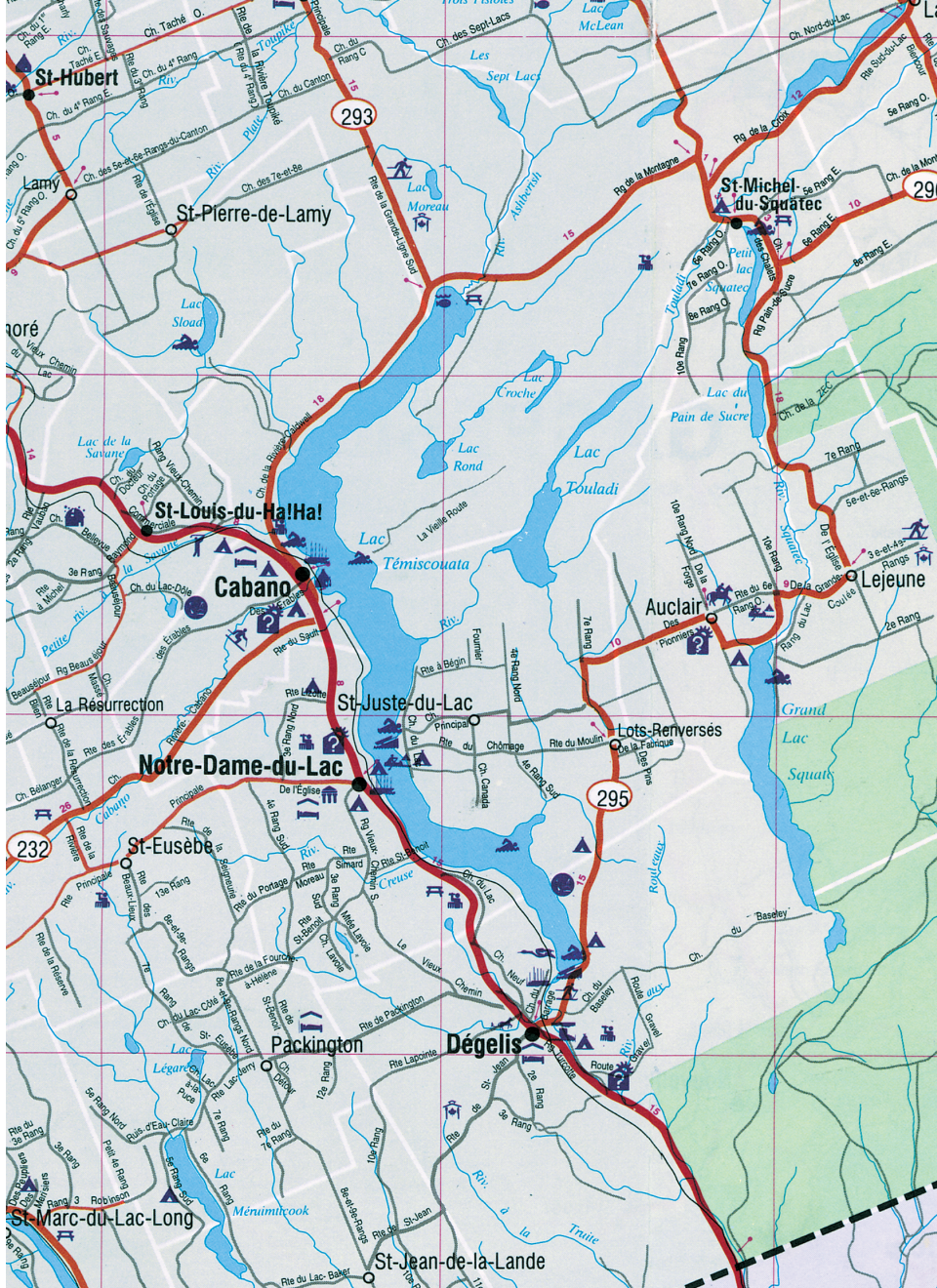
Dazibao remercie les artistes de leur généreuse collaboration et ses membres de leur soutien. Dazibao reçoit l'appui financier du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Conseil des Arts du Canada et du Conseil des arts de Montréal.

Raymonde April remercie Hexagram, Institut de recherche et de création en arts et technologies médiatiques.

Dazibao thanks the artists for their generous contribution and its members for their support. Dazibao receives financial assistance from the Conseil des arts et des lettres du Québec, the Canada Council for the Arts and the Conseil des arts de Montréal. Raymonde April thanks Hexagram, Institute for Research and Creation in Media Arts and Technologies.

Achévé d'imprimer en avril 2002 par / Printed in April 2002 by l'Imprimerie l'Empreinte.

Image de la couverture / Cover image : Raymonde April



Carte grise permet annuellement de découvrir, par le biais d'une exposition et d'une publication, le regard particulier d'un artiste sur la photographie actuelle. Dans ce contexte, Raymonde April a choisi de nous présenter un projet réunissant de ses images ainsi que des œuvres de Patrick Coutu, Charles Guilbert, Serge Murphy et Marie-Christine Simard.

Each year, within the context of *Carte grise*, Dazibao provides an opportunity to discover a particular artist's view on contemporary photography via an exhibition and a publication. In this context Raymonde April has chosen to present us a project including some of her own images as well as works by Patrick Coutu, Charles Guilbert, Serge Murphy and Marie-Christine Simard.

ISBN 2-922135-16-0



9 782922 135169